

**PARTIR ET GUERIR, le thème de l'exil  
dans le roman d'Alice Zeniter : *L'Art de perdre***

**TO LEAVE AND TO HEAL, the matter of exile  
in the novel: *The Art of losing*, by Alice Zeniter**

**Yasmine KHODOR**

*Professeure de Lettres*

*Université Libanaise, Branche III, Tripoli, Liban*

**Abstract**

To leave one's country means to be cut from our roots. For old people the transaction is hard, they can't forget about their traditions and adapt to the rules of the new country. So the young generation learns the art of cutting loose and leaving the past behind, they have to accept the art of losing their original culture. We can see this conflict in Zeniter's novel, with the father who gets hold on to the Algeria left behind, and his son who has to become someone else, to adapt to french society, to accept all the changes implied with the notion of exile.

**L**a guerre et sa conséquence l'exil forment depuis toujours deux notions indissociables : éviter la mort, survivre à tout prix, protéger les enfants, assurer leur avenir. Et pour cela, il faut se soumettre à un élan vital vers un ailleurs plus prometteur : « partir et laisser derrière nous la violence, les massacres, la misère, la famine, aller vers la terre promise. »<sup>1</sup> Mais cette quête d'un lieu idéal est un mirage qui maintient tous les exilés du monde dans une forme d'illusion. De nombreux mythes fondateurs du nomadisme et de l'ancrage restent gravés dans notre imaginaire comme ceux d'Enée et d'Ulysse. D'ailleurs Eric-Emmanuel Schmitt a revisité l'Odyssée dans son roman *Ulysse from Bagdad*, mettant en scène l'épopée tragi-comique d'un jeune irakien forcé à l'exil par la guerre, qui croisera un cyclope et des sirènes modernes. Mais dans la mémoire des algériens et des colons français arrachés à leur pays, d'autres images affluent : Alger la Blanche qui s'éloigne du quai, les terrains d'oliviers quittés à contrecœur, les maisons en argile brune, la tombe des parents ensevelis dans la terre sèche.

---

<sup>1</sup> *Journal d'un exilé*, 2016, sur Wikipédia, interview d'un immigré de Somalie réfugié en Italie.

Dans le roman d'Alice Zeniter intitulé *L'Art de perdre*, on suit la trajectoire d'une famille de kabyles sur plusieurs générations. Ali le patriarche a combattu aux côtés des français durant la seconde guerre mondiale. Il en a ramené une médaille qu'il arbore fièrement en arpentant l'unique rue de son village perdu dans la plaine. Mais quand le Front de Libération Nationale surgit pour l'accuser de trahison et recruter les jeunes, il doit se résoudre à quitter l'Algérie. C'est donc le départ en bateau et l'arrivée en France en 1962 où ils sont parqués dans les camps de transit. Harki autrefois défini par le mouvement et la liberté, Ali devient confiné malgré lui dans un immobilisme spatial et social qui menace sa santé mentale.

Son plus jeune fils Hamid retient la leçon et prend conscience de la nécessité de s'intégrer dans ce nouveau pays. Peu à peu, il renonce à la langue arabe, aux coutumes ancestrales, aux liens familiaux. Dès lors, le père et l'enfant s'éloignent tels deux continents séparés par un océan. Deux visions du pays divergent : d'une part l'ancienne génération hantée par l'Algérie, d'autre part la deuxième tournée vers la France et l'espoir d'un avenir meilleur.

Le départ est alors envisagé comme une blessure causée par l'arrachement à la terre natale, mais il est aussi un facteur de renouveau et de reconstruction identitaire, comme l'écrit Edward Saïd :

« L'exil peut engendrer de la rancœur et du regret, mais aussi affûter le regard sur le monde. Ce qui a été laissé derrière soi peut inspirer de la mélancolie, mais aussi une nouvelle approche. Puisque l'exil et la mémoire sont des notions conjointes, c'est ce dont on se souvient et la manière dont on s'en souvient qui déterminent le regard porté sur le futur. » (Saïd, 23)

Dès lors, le choc des civilisations engendre deux points de vue antagonistes, l'un tourné vers le passé et le pays d'origine, l'autre projeté vers le futur et la terre d'accueil.

Un exil revêt plusieurs aspects : géographique, culturel, mais aussi intérieur, donnant lieu à un voyage introspectif pour mieux comprendre le trajet d'une vie et où il a abouti. Aussi aborderons-nous tous ces aspects dans le roman : d'abord la guerre et le départ forcé, puis l'exil spatial en terre inconnue, ensuite l'exil linguistique en renonçant à la langue maternelle, enfin l'exil psychologique pour se couper de la culture d'origine et s'intégrer à la nouvelle. Nous terminerons par les deux conceptions de l'exil, celle du père et celle du fils.

## 1. la guerre, cause de l'exil

Dès 1842, l'armée française recrute des tirailleurs algériens qui combattront durant les deux conflits mondiaux. Plus tard, en 1954, elle enrôle des supplétifs parmi les autochtones pour défendre les villages durant la guerre d'Algérie. Ce sont les Harkis. Ce terme évoque en arabe l'idée de déplacement, il suppose donc un nomadisme favorable à l'évolution : « leur mobilité, leur faculté d'adaptation, leur rapidité de mobilisation leur vaut le respect de leurs camarades français et leur permet de s'insérer dans les lieux les plus hostiles. »<sup>1</sup> Cet élan vers l'ailleurs est nécessaire pour découvrir le monde et se forger une identité : « Il faut être nomade, traverser les idées comme on traverse les villes et les rues. »<sup>2</sup> Ce voyage spatial s'accompagne donc d'un cheminement intérieur.

Les combattants algériens quittent leur pays une première fois en 1939, sachant que ce n'est qu'un départ provisoire. Ils sont donc guidés et motivés par la promesse d'un « retour en terre de soleil et d'Islam »<sup>3</sup> qui les conforte dans leur élan nomade. À cela s'ajoute la curiosité de découvrir un nouvel horizon, avec l'arrivée en Italie : « Ali a pu participer en 1943 à la bataille dont il ne parle jamais » (Zeniter 40) Il s'agit en l'occurrence de la campagne de Monte Cassino, « un verrou de la ligne Gustave que les alliés ont besoin de faire sauter pour continuer leur progression contre les allemands. » (Zeniter, 209-210) Les tirailleurs algériens, marocains, tunisiens, sénégalais ont été utilisés comme boucliers humains pour protéger les soldats français. En dépit de la violence des combats, Ali est fier d'avoir participé à cette bataille et de faire partie de l'armée française : « Depuis 1949, Ali est le vice-président de l'Association des Anciens Combattants. » (Zeniter, 39) Une médaille et une petite pension lui donnent l'illusion qu'il fait partie du pays des droits de l'homme.

Mais en 1962, date de l'indépendance, 100 000 harkis seront abandonnés par les autorités françaises et victimes de représailles par le FLN. Ce geste de lâcheté ternit l'image de la métropole :

« La France n'a pas su sauver ses enfants. Les Harkis ne sauraient demeurer les oubliés d'une Histoire enfouie. Ils doivent désormais prendre toute leur place dans notre mémoire. La connaissance du passé ne peut que servir

<sup>1</sup> Dossier sur les harkis, publié sur le site Wikipédia.

<sup>2</sup> Francis Picabia, *Ecrits*, site Scope du magazine Le Figaro.

<sup>3</sup> Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, Paris, Flammarion, 2017, page 40.

l'approfondissement de notre concorde nationale. Ce devoir de vérité trouve son prolongement naturel dans un devoir de reconnaissance. »<sup>1</sup>

Une déclaration bien tardive ! Dans le roman, une fois exilé en France, Ali entend parler de ces exactions et il est d'autant plus soulagé d'avoir quitté l'Algérie qu'il se sentait coupable d'avoir déraciné ses enfants.

Dès la colonisation du pays en 1830, les algériens ont vécu dans l'humiliation d'être considérés comme des citoyens de seconde zone et ont été dépouillés de leur langue. En 1937 Albert Camus dénonce « la misère en Kabylie » ce qui lui attire les critiques virulentes de ses compatriotes. Des mouvements d'indépendance germent en Algérie dans les années 40 mais sont vite réprimés dans le sang :

« Personne ici n'ignore ce qui s'abat quand la France se met en colère. L'autorité coloniale a veillé à ce que sa puissance punitive marque les mémoires. En mai 1945, lorsque la manifestation de Sétif a tourné au bain de sang, certains des hommes de l'Association défilaient sur les Champs-Élysées à grand coups d'éclats de cuivre. À Sétif, les corps troués étaient alignés sur les bords de route et comptés par l'armée française. Ils n'ont pas oublié. Sétif c'est le nom d'un ogre terrifiant qui rôde toujours. » (Zeniter, 44)

Le massacre devient une métonymie du pouvoir étendu de la France dans ses colonies. La soi-disant mission civilisatrice a viré au cauchemar.

Outrés et atteints dans leur dignité, les algériens ne se départiront jamais de cette soif d'autonomie : « Ali rêve d'un pays dans lequel il n'ait plus jamais à se lever et saluer chaque roudi qui passe, c'est-à-dire moins un pays indépendant qu'un pays dans lequel lui-même soit libre. » (Zeniter, 53) Mais à force d'humiliations et de massacres, les jeunes finissent par se rebeller et se regrouper, formant peu à peu des factions radicales qui n'hésitent pas à choisir la voie de la violence et du terrorisme :

« C'est à l'Association des Anciens Combattants qu'il entend parler des attaques du 1<sup>er</sup> novembre 1954, et pour la première fois, du FLN [...] Les mieux informés parlent de dizaines d'attentats, à la bombe et à la mitraillette, contre des casernes, des gendarmeries, une station radio, les pétroles Mory. Ils racontent que les fermes de certains colons ont brûlé, ainsi que les dépôts de liège et de tabac. » (Zeniter, 42)

Le Front de Libération Nationale impose ses vues et ses lois à l'ensemble de la population, décrétant qui est patriote ou traître : « Dès sa formation, le FLN a interdit aux algériens de traiter avec l'administration française, de voter, d'exercer des fonctions électorales, et surtout, de toucher une pension d'ancien combattant. » (Zeniter, 61) Mais les partisans fanatiques s'avèrent intransigeants et châtent ceux qui désobéissent. C'est le cas d'un collègue d'Ali :

---

<sup>1</sup> Discours de l'ancien président de la République française, Mr Jacques Chirac, à l'occasion de la journée d'hommage national aux harkis, le 25 septembre 2001.

« le cadavre d'Akli paraît l'attendre, appuyé contre le mur barbouillé de sang de l'Association. Le vieux a les yeux ouverts, d'une fixité grise. Il est nu. Ali détourne les yeux pour ne pas voir son sexe, trop tard. De la bouche d'Akli sort une médaille militaire. Sur sa poitrine, quelqu'un a gravé FLN de la pointe d'un couteau. Derrière lui, sur le mur, une pancarte de carton informe que les chiens vendus aux français connaîtront le même sort. » (Zeniter, 103)

C'est pour éviter que son tour arrive, que le patriarche se résout à une fuite déguisée en exil prometteur.

## 2. Le départ forcé

Le déracinement débute de façon progressive à l'intérieur de la terre matricielle, quand les personnages quittent en premier leur village : « il fallait partir vite, presque en cachette. La vie pouvait basculer brutalement dans l'infini de la mort. Dans la voiture, aucune valise, aucun meuble. Ali et Yema laissaient leur histoire derrière eux et s'en allaient le cœur lourd. » (Zeniter, 154-155) Pour la mère, c'est comme si elle abandonnait un enfant handicapé qui retarderait l'envol de sa famille. Son instinct maternel est tiraillé entre l'attachement au pays natal devenu synonyme de danger, et un ailleurs inconnu où elle se lance à l'aveugle pour sauver ses enfants.

Pour qu'un espace s'inscrive dans la mémoire collective, il doit avoir accompagné toute une vie et marqué des dates importantes telles les naissances et les morts, les fêtes du village et les réunions de famille, le temps de la récolte. Or les villageois n'ont, pour certains, jamais connu la capitale ni même vu la mer. Aussi quand les kabyles partent depuis le port d'Alger, leur sentiment de déchirure est-il atténué, car ils ne ressentent rien pour cette ville inconnue. Elle n'est qu'un lieu de transition anonyme :

« Lorsque le bateau se met à vibrer [...] Ali tente de fixer le paysage dans sa tête pour emporter de l'autre côté de la méditerranée un souvenir précis. Mais qu'est-ce que c'est que ce paysage ? Ce n'est pas le sien. Ce n'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, une succession de rues et de maison sans souvenir qui y soit attaché [...] Ali n'emporte rien il ne retient rien de ce paysage étranger. Juste des images du passé effacées par le soleil aveuglant. Un paysage qui paraît éclater et se diviser en morceaux. » (Zeniter, 159)

Tel un Meursault déconnecté et ébloui par l'astre diurne, Ali se sent un étranger dans cette capitale trop grande pour lui, la quitter équivaut à ressentir du soulagement et lui permet d'accepter plus facilement l'idée d'exil.

Au contraire, Hamid est émerveillé par la vue de cette mégapole, lui qui n'a jamais connu le moindre cadre urbain, il vivra ce départ comme une aventure :

« Dans la tête du petit garçon, la vision reste. Alger la Blanche. Eblouissante. Prompte à réapparaître dès que l'on parle du pays [...] Ce sera cette image-là qui s'installera derrière les yeux de Hamid et ressurgira chaque fois que quelqu'un dira Algérie. Et c'est pour lui un phénomène étrange car cette ville, il la voit pour la première fois au moment où le bateau s'en éloigne. Ce n'est pas elle qui devrait représenter le pays perdu. Cette ville, elle n'est pas

perdue puisqu'elle n'a jamais été possédée. Pourtant, c'est elle qu'il emporte, sans même le vouloir. Alger se glisse dans ses bagages. » (Zeniter, 160)

L'esprit de l'enfant demeure vierge de tout souvenir et de toute histoire puisqu'il n'a pas eu le temps de s'en forger, il se raccroche donc à la vue de cette ville fantasmée et irréaliste qui va le pousser à idéaliser toute sa vie, une conception personnelle de l'Algérie.

Partir pour faire la guerre, partir pour fuir la guerre, cela revient au même pour Ali « dans tous les cas, on l'obligeait à quitter sa terre à cause d'un conflit qu'il ne comprenait pas et dont la violence le dépassait » (Zeniter, 160) L'abandon du pays a meurtri toute une génération, renoncer à son lieu d'origine, c'est nier son identité : « Quitter l'Algérie est un acte violent. C'est un arrachement qui implique la mémoire, son noyau, son intégrité. C'est se détourner de soi. C'est se rendre à l'errance. Quitter sa terre. Quitter sa définition. »<sup>1</sup> Mais l'exil est nécessaire pour survivre et entamer un nouveau départ dans la vie.

### 3. L'exil géographique et la coupure spatiale

Dès leur arrivée, les familles de harkis débarquent à Marseille puis sont dirigées vers diverses régions selon une politique bien précise : « On sépare des voisins, des amis, des proches. Le ministère des Rapatriés a veillé à ne pas mettre ensemble des familles de même origine, car cela les amène à faire bloc contre les autorités françaises » (Zeniter, 176) Pour faire face au flux des immigrés algériens et mieux surveiller leurs mouvements, la France les enferme dans des camps de transit : « Les politiques publiques de relogement de cette population s'inscrivent dans la continuité des pratiques coloniales pour isoler les harkis, accentuant le malaise social de ces familles. »<sup>2</sup> Les hameaux du Larzac et de Rivesaltes deviennent des lieux d'assignation où ils sont contraints de cohabiter : « Ces camps sont rapidement saturés par l'afflux continu des immigrés algériens, ce qui induit des violences, de la promiscuité, des conditions de vie insalubres. »<sup>3</sup>

Le choc n'est pas tant dû au départ de la terre natale qu'à l'arrivée en pays étranger où ils sont parqués comme des bêtes, partageant le triste sort de tous les indésirables en France :

« Le camp Joffre appelé aussi camp de Rivesaltes est un enclos plein de fantômes : ceux des républicains espagnols qui ont fui le régime de Franco, ceux des Juifs et des Tsiganes que le gouvernement de Vichy a raflés,

<sup>1</sup> Nina Bouraoui, *Le Jour du séisme*, Paris, Gallimard, 1999, page 47.

<sup>2</sup> Abderahman Moumen, *Le Logement des harkis, une ségrégation au long cours*, 19 mars 2012, sur le site Métropolitiques.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

c'est depuis sa création trente ans plus tôt un lieu pour les hommes qui n'ont pas d'Histoire, car aucune nation qui pourrait leur en offrir une ne veut les y intégrer. C'est le cas des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants qu'on y accueille à partir de l'été 1962. » (Zeniter, 165)

Ce camp situé dans le département des Pyrénées, accueille près de 22 000 personnes et il est organisé comme un centre pénitentiaire. Les réfugiés y sont d'ailleurs soumis à un encadrement militaire :

« Les rituels du camp, sa dureté, ses clôtures, sont des émanations de l'armée. Les sorties de camps ne doivent être autorisées que pour des motifs sérieux [...] Au matin, ils assistent au lever des couleurs, accompagnés d'une trompette, et debout dans le froid, ils regardent le drapeau tricolore monter en grinçant le long du mât métallique. » (Zeniter, 169)

On leur impose un rythme de vie carcéral et le drapeau d'un pays qui n'est pas le leur. On les a dépouillés de leur liberté de mouvement et de leur identité.

Relégués dans des camps de transit pour une durée indéfinie, les émigrés vivent dans des conditions hygiéniques insalubres, perdant peu à peu toute forme d'humanité :

« En agrafant des sacs poubelles dépliés sur des cadres en bois, ils ont fabriqué une porte qu'ils placent devant l'ouverture de la tente. Cela leur donne l'illusion qu'ils peuvent préserver leur intimité et avoir une cellule familiale qui leur appartient [...] Mais sans douches ni sanitaires, il leur devient difficile d'éviter les odeurs corporelles. » (Zeniter, 177)

Loin de les civiliser ou de contribuer à leur émancipation, l'espace des camps les ramène à un temps primitif et réveille en eux les instincts les plus sauvages : « Dans cet endroit du camp, les bagarres éclatent à tout moment, les hommes deviennent comme des bêtes, ils ne raisonnent plus, l'enfermement les rend fous. » (Zeniter, 178) Pour ces algériens fiers et autonomes, renoncer à toute intimité, c'est perdre ce qui les définit en tant qu'humains. Dépossédés de leur libre arbitre, ils se projettent dans une violence qui est leur seule catharsis.

Peu à peu, la réclusion fait d'eux des parias : « ils vivaient à l'écart de tout, les enfants ne grandissaient plus puisqu'ils ne mangeaient pas à leur faim, ils menaient une vie hors-normes » (Zeniter, 178) Or qu'est un algérien sans patrie, un kabyle sans terre, un homme incapable de garantir la stabilité à sa famille ? Il perd son identité et tout ce qui le définit. C'est ce qui arrive au patriarche Ali qui voit son aura et son prestige se ternir auprès des siens : « Il reste là, confiné au camp, figé dans ce bégaiement spatial, en tentant de se faire à ce rythme de vie imposé, voulant donner l'image d'un homme fort alors qu'il n'est plus en charge de rien. » (Zeniter, 169) Le camp devient un espace de délitement psychologique pour les hommes qui perdent leur autorité patriarcale et leur liberté de mouvement.

Ali vit l'exil comme une blessure profonde, c'est la « maladie psychique de l'homme déplacé »<sup>1</sup> qui a été coupé de sa terre et de sa culture. Afin d'avoir le sentiment d'exister, il faut s'enraciner et sentir qu'on appartient à une communauté :

« Pour être, il faut être quelque part. Dans l'expérience de l'exil selon Platon le sujet humain doit s'ancrer dans un lieu qu'il va reconnaître sien. Mais souvent, dans l'affirmation même de l'attachement au lieu, il existe une discordance essentielle entre le plan de l'être (j'y suis) et de la demeure (j'y reste). » (Ibidem).

Encore faudrait-il qu'Ali puisse trouver la juste concordance entre son identité figée dans le passé et son nouveau lieu de résidence qui mute sans cesse, pour cela il doit assumer sa vie en France : « mais il ne se sentait pas à l'aise dans les cafés ou les épiceries, il ne se reconnaissait pas dans ces gens à la langue et aux coutumes étrangères, il n'était pas chez lui, même s'il se doutait que c'était là qu'il allait mourir » (127) D'ailleurs, il mourra comme il a vécu, en exilé éternel, enseveli en terre étrangère.

Dans les camps, les immigrés algériens ont l'impression de vivre hors du temps, confinés dans une bulle temporelle qui les isole et retarde leur élan vers le territoire français : « De l'autre côté des barbelés : la France s'étendait, mystérieuse, inaccessible. Ici, le temps s'était arrêté, les réfugiés demeuraient à la même place, rien n'avancait, pas même les démarches administratives, tout était au ralenti » (Zeniter, 183) C'est en émergeant du camp après un long hibernage socio-identitaire que les immigrés découvrent le reste de la France et espèrent connaître un avenir plus prometteur.

Mal reçus en France, les exilés sont coupés de leur élan et de leurs racines, presque réduits au statut de prisonniers :

« L'Algérie les appellera des rats, des traîtres, des chiens. La France ne les appellera pas. Des rapatriés ? Le pays où ils débarquent, beaucoup ne l'ont jamais vu. Français musulmans ? C'est nier qu'il existe quelques chrétiens parmi eux. Harkis ? C'est le nom qui leur reste. Et il est étrange de penser qu'un mot désignant le mouvement se fige ici, à la mauvaise place, et pour toujours. » (Zeniter, 166)

Ils se retrouvent en transit, de passage dans un pays qui ne veut pas d'eux. Rejetés dans un entre-deux incertain, ils sont tirillés entre passé et présent, Algérie et France, vivant dans un flottement spatial et une béance identitaire.

Les camps de transit ôtent tout sentiment d'appartenance et tout espoir d'élan vers l'extérieur : « l'indigène est un être parqué qui apprend à ne pas dépasser les limites, c'est pourquoi ses rêves

---

<sup>1</sup> Fethi Benslama, *Exil et transmission, ou mémoire en devenir*, site Le Français aujourd'hui, 2009.



sont pleins d'action et agressifs. À force de vivre dans un monde compartimenté et immobile, il a soif d'un élan qui le porterait au-delà de toute frontière. »<sup>1</sup> C'est le cas du père qui veut s'extirper de cet enfermement et qui erre des heures au hasard, dans une illusion de liberté et de mouvement :

« Parfois Ali ne supporte plus les limites de ce camp et il marche le long de la départementale pendant une heure ou deux à la recherche d'autre chose [...] Chaque échange, même bref, avec un commerçant, lui procure un soulagement intense : il n'est pas invisible. Au camp, il lui arrive d'en douter. » (Zeniter, 204)

Héritier d'une culture du nomadisme, il voit son identité s'étioler dans cet espace confiné et réducteur.

#### 4. L'exil culturel

Le sentiment d'exclusion et d'étrangeté peut être aussi causé par un changement radical dans la façon de communiquer avec les autres. C'est le cas lors du passage de l'oral à l'écrit qui symbolise aussi bien une transition culturelle, qu'un désir de changement, ou une coupure avec les coutumes ancestrales : « écrire s'apparente à une conduite d'exil, hors de l'échange vivant des paroles proférées »<sup>2</sup> Les conditions inhérentes à l'expression et les caractéristiques linguistiques diffèrent, elles requièrent donc d'oublier tout ce qui précède pour embrasser ce qui est nouveau. Cette dichotomie entre oral et écrit renvoie à la scission identitaire vécue par tous les immigrés : « Loin du pays, ils étaient aussi coupés de leur langue, de leur culture, de leur façon de s'exprimer habituelle » (Zeniter, 172) L'oralité est pour les algériens une nécessité, une part de leur identité, une façon de se poser dans le monde. Selon le linguiste Claude Hagège l'être humain est prédisposé naturellement à être un « homme de parole » qui ne deviendra que plus tard « un homme de l'écrit. »<sup>3</sup>

L'écriture deviendra pour Hamid un acte de rébellion contre l'autorité paternelle, un rejet du passé et des traditions, mais surtout une forme d'exil qui le coupe de ses parents analphabètes :

« Le petit garçon découvre un nouveau Ali incapable de répondre à une des premières choses que la France attend de lui, à savoir qu'il puisse écrire son nom. Hamid fait confiance aux magistrats et il se dit que savoir écrire ne doit pas être si compliqué. Il voit Ali et Yema quitter le bureau en tendant en l'air leur index noirci dont ils ne savent que faire, il y a quelque chose d'idiot dans leur posture et dans leurs regards perdus. » (Zeniter, 175)

---

<sup>1</sup> Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Paris, éditions Maspéro, 1961, page 46.

<sup>2</sup> Jean Morais, *L'art de lire*, Paris, éd. Odile Jacob, 1994, page 25.

<sup>3</sup> Claude Hagège, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985, page 43.

Écrire est pour l'enfant un symbole de réussite, d'évolution, aussi n'éprouve-t-il que du mépris envers les adultes qui ne montrent aucune volonté d'adaptation. Il choisit l'écriture pour s'émanciper de ses parents et s'intégrer à la société française : « le temps du changement était arrivé, il fallait avancer, laisser derrière ceux qui restaient ancrés dans des pratiques archaïques, il allait écrire ! » (Zeniter, 283) En passant de la pratique verbale au geste écrit, Hamid entame à sa façon une traversée des frontières qui va l'éloigner de sa famille.

Dès lors, il s'acharne à comprendre et maîtriser cette nouvelle façon de communiquer, ce qui lui demande de grands efforts et une forme de renonciation à tout son héritage culturel :

« Hamid tente de mettre de côté sa honte et d'attraper le français à-bras-le-corps. Ce qu'il appelle français et qu'il voit comme un butin qui étincelle et l'attire depuis le fond d'une mer, c'est en réalité l'écriture, l'alphabet. Hamid n'a jamais divisé sa langue maternelle en mots, et encore moins en signes. Alors cette série de lignes et de ronds lui paraît une armée en marche prête à envahir son cerveau. Pourtant, il ya aussi de la magie à écrire pour la première fois et découvrir une nouvelle langue. » (Zeniter, 221)

Ce corps étranger qui s'insinue en lui, va défier ses capacités de compréhension. L'apprentissage de l'écrit s'apparente dès lors à un combat, puis cela devient un émerveillement face à ce qui prend l'apparence d'un trésor, encore lointain et inaccessible.

Peu à peu, l'enfant mûrit et acquiert une aura prestigieuse auprès de sa famille : « Lorsque du courrier arrive, c'est Hamid qui le lit et le traduit désormais à ses parents. Il bute encore sur les mots trop longs, mais la tâche est de plus en plus simple. Il est fier : *Oyez, oyez, le héraut va vous annoncer la parole* » (Zeniter, 229) Le fils écarte le père de sa position centrale dans le foyer en montrant sa supériorité culturelle sur cet homme dépassé. Mais sa position lui permet de tromper ses parents et d'abuser de leur confiance :

« Mi-mai, il trouve dans l'enveloppe destinée à son père une invitation pour la fête de fin d'année de l'école. Il n'a pas envie qu'ils viennent, ils ne sauront pas se tenir, ils ne comprendront pas. Quand Ali lui demande ce que dit le courrier, il répond : C'est l'école qui annonce qu'elle achète un nouveau tableau. Ali dit : C'est bien. Il quitte la chambre du petit garçon et le laisse travailler. Hamid le regarde sortir, désespéré, honteux. La pitié en lui le dispute au dégoût. Ali est à la merci de son fils » (Zeniter, 229-230)

Face à cette génération ancrée dans le passé, l'enfant décide d'entamer avec l'écrit, une coupure favorable à son envol culturel.

De plus, écrire dans une langue étrangère est aussi une forme d'exil : on n'en comprend pas les subtilités et pour l'acquérir, il faut pénétrer dans un autre univers. C'est le cas de Hamid à l'école française :

« En classe, Hamid est assis au fond avec deux gamins de la cité Pont-Féron. L'instituteur se glisse jusqu'à eux après avoir indiqué aux autres les pages d'exercices et il leur explique patiemment les consignes. Le soir, Hamid s'acharne sur un livre pour enfants et cherche à percer les secrets de l'alphabet. Il rêve de surprendre un jour les élèves de sa classe en déchiffrant sans heurt un poème de Jacques Prévert ou une biographie de Jeanne D'arc. » (Zeniter, 223)

Cette ambition révèle aussi bien la douleur de l'exclusion que la soif d'être accepté par cette communauté. Sa langue d'emprunt lui sert de déguisement pour mieux voiler ses origines et s'infiltrer dans une culture qui n'est pas la sienne. **Parler** français équivaut pour lui à **être** français !

Hamid est conscient qu'il doit évoluer et s'éloigner du passé, mais il choisit une solution radicale renoncer à l'arabe. Dès lors, il s'astreindra à enrichir son vocabulaire dans la langue de l'Autre :

« Il s'oblige méthodiquement à apprendre chaque jour cinq nouveaux mots, aber (n.m.), ablation (n.f.), aboi (n.m.), abolition (n.f.), abominable (adj.). Il les recopie avec soin dans les pages blanches d'un de ses cahiers d'écolier, et d'un coup d'œil, il peut embrasser l'étendue toujours croissante de ses connaissances en français. » (Zeniter, 235)

Cette détermination portera ses fruits :

« À la fin de l'année scolaire, Hamid obtient son passage en sixième. L'instituteur écrit au bas du bulletin que ni Ali ni Yema ne pourront lire : *Hamid a accompli au cours de cette année un travail remarquable*. Il a souligné le dernier mot deux fois. » (Zeniter, 235)

À force de se plonger dans le dictionnaire, le manuel d'alphabet, les livres de jeunesse, Hamid finit par acquérir un registre de langue trop soutenu qui devient une nouvelle barrière culturelle le séparant des autres : « Quand il parle, il use d'une grammaire obsolète et correcte que tout dans son corps de gamin rend absurde. Il parle comme le Lagarde et Michard. Et puis, il a le visage tiré vers le bas, complètement épuisé. » (Zeniter, 247) Cette tentative d'intégration qui passe par une langue différente, absorbe toute son énergie car ce n'est pas un processus naturel et spontané. Il renonce d'abord à sa langue maternelle, puis à son identité arabe, et enfin à une enfance empreinte d'insouciance.

Ali son père se sent lui, apatride quand il entend résonner cette langue étrangère ou qu'il doit la parler : « Il doit donner du "Monsieur" aux Français, à son patron de l'usine, à l'épicier. Toujours se montrer poli et s'humilier, même en français. Dire bonjour revient à faire la courbette. Ali en est venu à détester ce mot » (Zeniter, 227) Quand il était au bled, il devait se lever et saluer les roumis, mais après avoir quitté, sa position d'infériorité reste inchangée, le

condamnant à l'obséquiosité. La langue de l'Autre le maintient dans un rang servile et retarde son évolution.

Pour les parents trop âgés encore imprégnés par l'arabe, le français cette langue aux sonorités ardues, est un défi qu'ils doivent relever au quotidien :

« Quand le téléphone sonne, il y a toujours un moment de flottement. Ali et Yema hésitent à décrocher au cas où ce serait une voix française à l'autre bout du fil. Parfois le mari raccroche dès qu'il entend "Bonjour" en français, par peur de se rendre ridicule. » (Zeniter, 253)

Cette peur viscérale peut étonner, mais l'intrusion de ce monde étranger au sein du foyer menace leur intégrité culturelle.

L'avenir des enfants va donc s'écrire en langue étrangère, ce qui accentue le fossé culturel avec l'ancienne génération :

« Ils parlent de moins en moins à leurs parents. La langue crée un éloignement progressif. L'arabe est resté pour eux un langage archaïque qui ne couvre que les réalités de l'enfance en Algérie. Ce qu'ils vivent aujourd'hui, c'est le français qui le nomme, C'est le français qui lui donne forme. Alors quand ils s'adressent à leurs parents, ils savent qu'ils s'amputent de toute une maturité. Il n'y a pas de place pour l'arabe qui s'efface dans le temps et le français qui résiste à leurs parents, pour les adultes qu'ils sont en train de devenir. » (Zeniter, 256)

Le français devient un facteur favorable à leur émancipation culturelle, ce qui est inhérent à tous les immigrés :

« Les réfugiés politiques arrivés en France depuis les années 30 doivent s'intégrer, et pour cela, se scinder en deux : oublier le passé, devenir un autre, se tourner vers l'avenir. Cela suppose l'acquisition de la nationalité française, l'obtention d'un logement et d'un travail, l'apprentissage de la langue propre au pays d'accueil. »<sup>1</sup>

Il semble que par leur jeunesse et leur résilience, les enfants aient plus vite retenu la leçon.

Mais quand le processus d'intégration réussit, la langue de l'autre se substitue à la culture d'origine qui perd alors son aspect familial : « Ali et Yema regardent l'arabe devenir langue étrangère pour leurs enfants, ils entendent les approximations qui se multiplient, le français qui vient truffer la surface des mots. Ils voient l'écart qui se creuse et ils ne disent rien. » (Zeniter, 256) Les parents assistent impuissants au spectacle de cette mauvaise herbe qui parasite l'arabe et les éloigne de leur progéniture, mais pour les jeunes, la greffe a bien pris et ils parlent comme « de vrais petits français » (Zeniter, 256)

L'écart linguistique et culturel entre les deux générations altère aussi l'espace au point que les vieux s'effacent peu à peu : « Dans l'appartement qui ne leur a jamais paru être tout à fait le leur,

---

<sup>1</sup> *Immigrés de tous pays unissez-vous*, article collectif sur le site France-Francophonie, 2018.

ils reculent tant qu'ils peuvent pour laisser la jeunesse pousser et s'émanciper dans les pièces trop étroites. » (Zeniter, 256) Les parents se sentent déplacés tant en France que dans la cellule familiale, ils ont perdu leur statut et se résignent à assister en direct à la mort de leur langue. Pour chaque mot d'arabe en moins et de français en plus, c'est une part d'eux-mêmes qu'on leur arrache et qui disparaît.

### 5. Les deux conceptions de l'exil

Les exilés sont toujours confrontés au dilemme camusien : « être solitaire ou solidaire », vivre replié sur son identité ou s'ouvrir à la nouvelle culture, rester confiné dans un isolement psychologique ou se projeter dans un élan salvateur vers le monde et l'Autre. Tout un mécanisme d'assimilation doit alors se mettre en place pour eux : « L'obtention de la nationalité française, le changement du nom d'origine, l'apprentissage d'une nouvelle langue et de codes de langage différents. »<sup>1</sup> Une fois ces conditions obtenues, rien ne garantit que l'émigré se sente chez lui ou accepte d'oublier son pays, nombreux sont ceux « qui ont l'impression d'avoir trahi leurs racines. »<sup>2</sup> Pourtant il ne s'agit pas de trahison mais plutôt une question de survie, car le changement est nécessaire pour s'adapter au nouveau pays.

Ali, tel un Orphée des temps modernes qui doit renoncer à son Eurydice, ne peut se résoudre à laisser derrière lui l'Algérie, il continue d'être « dominé par la nostalgie et les regrets » (186) L'exil signe pour lui la fin d'une vie, mais marque le début d'une nouvelle étape pour son fils Hamid, plein de rêves d'une France idéale : « il caressait l'espoir de d'être français et de devenir quelqu'un d'important sur cette terre de tous les possibles. » (Zeniter, 201) Ces divergences irréconciliables marquent la scission profonde qui éloigne jeunes et vieux : « Il n'est pas de famille qui ne soit le lieu d'un conflit de civilisations »<sup>3</sup> Les émigrés mettront des années à concilier ces deux visions et à s'adapter à la société française.

Autrefois harki nourri par le mouvement et le nomadisme, Ali s'est résolu à une certaine forme de sédentarité, aussi bien dans ses rêves qui l'ancrent dans le passé en Algérie, que dans sa vie quotidienne en France :

<sup>1</sup> François Desplechin, *L'identité dans l'exil : entre crainte de l'oubli et fantasme inconscient de trahison*, site L'Information psychiatrique, 2015.

<sup>2</sup> *Ibidem.*

<sup>3</sup> Pierre Bourdieu, *Algérie 60*, cité dans le roman *L'Art de perdre*, page 163.

« Il pense toujours au bled. Il n'est pas heureux, mais il ressent ici une chose qu'il avait oubliée depuis son départ : une impression de stabilité, une possibilité de vivre la durée. Un ordre s'est reconstruit, un ordre qu'il peut espérer pérenne, et tant pis s'il se retrouve au bas de l'échelle : la durée lui permet au moins d'entrevoir que ses enfants pourront avoir un avenir. Pour ne pas troubler la nouvelle structure, il s'oublie lui-même. C'est une tentative douloureuse et complexe, parfois son orgueil et sa colère remontent. Mais il se tient dans la place minuscule qui lui est impartie. Il parle de moins en moins. » (230-231)

La délitiation identitaire est causée par le déracinement mais aussi par le sentiment d'exclusion en terre étrangère. Il se sent même exclu de sa propre famille, un sacrifice qu'il se résigne à subir pour garantir le bien-être des siens.

Hamid quant à lui entame une coupure radicale avec le pays d'origine, il décide de vider son esprit de tout ce qui a trait à l'Algérie pour remplacer sa mémoire par la nouvelle culture : « Il a l'impression qu'un espace en lui est dégagé, vacant, libre, il peut le remplir à sa guise. C'est sur ce terrain vague qu'il bâtit sa vie » (Zeniter, 264) La métaphore spatiale exprime la volonté de s'enraciner en France. Le champ lexical de la construction illustre la volonté de repartir sur de nouvelles bases et de se forger une nouvelle identité. Pour bien s'adapter, il essaie de se rapprocher des français, de trouver un tronc culturel commun. Hamid envisage alors l'altérité selon les concepts de Paul Ricoeur : « L'autre n'est pas condamné à rester un étranger, mais peut devenir mon semblable, quelqu'un qui, comme moi, dit : Je. »<sup>1</sup> Mais en dépit de tous ses efforts d'intégration, Hamid ne sera jamais reconnu comme leur semblable. Un exilé reste un étranger. Il luttera toute sa vie pour être reconnu par les autres.

Ali et son fils doivent tous deux lutter pour préserver la mémoire de l'Algérie. D'ailleurs, on ne peut s'empêcher d'établir un parallèle entre le parcours de Hamid et celui de l'historien algérien Benjamin Stora :

« J'ai vu mon père décliner. Il est arrivé en France à cinquante ans passés. On imagine le dépaysement ! [...] Et je découvrais l'isolement. Il m'a fallu perdre mon accent, me surveiller quand je parlais, apprendre les codes. C'est comme cela que j'ai perdu en partie la langue arabe : je m'assimilais. J'effaçais mon passé algérien. »<sup>2</sup>

Durant l'exil, le devoir de mémoire est nécessaire pour ne pas se couper totalement de ses racines et de sa culture d'origine. Mais Hamid va faillir à cette tâche car il est obnubilé par la notion d'appartenance.

Devenu adulte, il épouse une française, preuve pour lui d'une intégration aboutie. Il efface définitivement l'Algérie de sa mémoire et élève ses enfants dans l'ignorance de leurs racines.

<sup>1</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, page 42.

<sup>2</sup> Benjamin Stora, *la mémoire au cœur de l'Histoire*, Cahiers de l'Orient, 2014, page 102.

Quand sa fille Naïma quémande des bouts de l'histoire familiale, il refuse de se laisser prendre au piège de la nostalgie : « Tu n'es pas contente de ta vie ici ? Qu'est-ce qui te prend de remuer toute cette boue ? Oublie l'Algérie, ne m'en parle pas ! » (Zeniter, 312) Son ton vindicatif souligne bien le refus de renouer avec sa culture d'origine. Même s'il le voulait, il sait qu'il est trop tard et que tout retour est impossible. La coupure entamée depuis l'enfance est bien trop profonde et ancrée en lui. Ses parents Ali et Yema ont été enterrés en France, une terre qu'ils ont toujours considérée étrangère. Ressasser le passé ne leur a pas permis d'embrasser toutes les possibilités que ce nouveau pays leur offrait. Le fils a retenu la leçon et a redoublé d'efforts pour bien s'intégrer. Il n'a donc aucun désir d'anéantir tout ce travail et préfère s'enraciner dans la culture française. Par contre sa fille Naïma retournera en Algérie, résolue à trouver sa place dans le récit familial. Grâce à elle, toutes les pièces du puzzle identitaire seront réunies et permettront de rassembler ces deux mondes qui semblaient irréconciliables.

Alice Zeniter se fait le porte-parole de tous les déracinés du monde et tente de retranscrire avec délicatesse les sentiments de la déchirure, de la perte, de la coupure : « Je voulais donner une voix à tous ces gens souvent considérés comme des parias, mais qui ont eu le courage de se refaire une vie ailleurs avec leur famille, alors qu'ils ne maîtrisent ni la langue ni les codes de leur nouveau pays. »<sup>1</sup> Son roman devient un miroir de cette tragédie sociale qu'est l'exil et qui livre tant de peuples à l'incertitude d'une vie à l'étranger.

En s'exilant, il faut accepter de tout abandonner : ses racines, son statut social, son histoire, ce qui explique le choix du titre qui souligne combien les immigrés sont perdants et perdus face à l'errance. L'auteure s'inspire des vers d'une poétesse américaine du début XX<sup>e</sup> siècle que cite Naïma lors de son retour en Algérie. Dans son poème « One art », Elisabeth Bishop prône l'éphémère et le renoncement : « J'ai perdu deux villes, des royaumes que je possédais, deux fleuves, un continent, ils me manquent mais ce ne fut pas une catastrophe ». Somme toute, il faut maîtriser « l'art de perdre », comprendre qu'on ne peut pas tout contrôler, accepter de renoncer à certaines parties de notre identité. On peut perdre nos attaches au pays mais pas notre culture, d'où la nécessité d'envisager une renaissance, ailleurs.

En 2017, *L'art de perdre* remporte le prix Goncourt des lycéens. Cette année, c'est au tour de *Beyrouth-sur-Seine* de Sabyl Borghol. Ce choix montre l'intérêt de la jeune génération pour ce

<sup>1</sup> Interview avec Alice Zeniter sur le site Babelio.

thème qui sera sans doute l'enjeu du siècle à venir. Que ce soit un exil choisi ou forcé, la souffrance de l'arrachement ne peut être évitée. Mais depuis le Printemps arabe, la jeune génération, flouée et déçue, rêve d'un avenir meilleur et continue de s'exiler vers un pays de moins en moins prêt à la recevoir. À l'ère des clivages sociaux et identitaires, la France a tendance à se replier sur elle-même : « La politique d'intégration des personnes étrangères s'est resserrée en raison du contexte social actuel qui est très agité. Une mise en œuvre plus stricte du contrôle des flux migratoires a été mise en place »<sup>1</sup> En 2020, la Commission européenne a annoncé l'adoption d'un nouveau pacte sur la migration et l'asile, dont les modalités pratiques restent à mettre en œuvre. L'exil continue donc, au mépris des écueils qui se dressent sur le chemin des « *damnés de la terre* ».

### **Bibliographie**

- BENSLAMA Fethi, *Exil et transmission ou mémoire en devenir*, dans la revue numérique *Le Français aujourd'hui*, numéro 166, 2009
- BOUCHENE Abderrehmane, PEYROULOU Jean-Pierre, TENGOUR Ouanassa Siari, THENAULT Sylvie, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale de 1830 à 1962*, Paris, La Découverte, 2014.
- CAMUS Albert, *L'Exil et le royaume*, Paris, Folio, 1957
- DESPLÉCHIN François, *L'Identité dans l'exil : entre crainte de l'oubli et fantasme inconscient de trahison*, dans la revue numérique *L'Information psychiatrique*, volume 91, 2015
- FANON Frantz, *Les Damnés de la terre*, Paris, Maspero, 1961
- HAGEGE Claude, *L'Homme de paroles*, Paris, Fayard, 1985.
- MacDougall James, *Le Temps long de l'Algérie*, Presses universitaires de Cambridge, 2017
- MORAIS Jean, *L'art de lire*, Paris, éd. Odile Jacob, 1994.
- MOUMEN Abderahman, *le Logement des Harkis, une ségrégation au long cours*, sur le site Métropolitiques, 19 mars 2012.
- PICABIA Francis, *Ecrits*, sur le site Scope, magazine Le Figaro.
- RICOEUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.
- SAÏD EDWARD, *Réflexions sur l'exil*, Actes Sud, Paris, 2008.
- STORA Benjamin, *La mémoire au cœur de l'Histoire*, numéro 114 de la revue *Cahiers de l'Orient*, 2014, pages 99 à 108.

<sup>1</sup> François-Noël Buffet, *Rapport d'information sur la question migratoire*, site Vie Publique.



### **Notice bio-bibliographique de l'auteure**

Yasmine Khodor, professeur de littérature à l'Université libanaise de Tripoli, est l'auteure d'une thèse d'Etat soutenue en 2008 : *Société, identité et imaginaire dans les romans d'Edouard Glissant, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant*. Elle a publié des articles parmi lesquels : « *Soumission de Michel Houellebecq, la description d'une société sur le déclin* » dans la revue *Acanthe* en 2015, « *Souvenirs d'enfance et apprentissage scolaire dans les récits autobiographiques de Daniel Pennac, Bernard Pivot, Daniel Picouly* » dans la revue *Al Jinan* en 2016. **yasmine\_khodr@hotmail.com**

Version numérique